

H-France Review Vol. 23 (October 2023), No. 175

Thomas Bouchet, éd., *Chateaubriand et la révolution de 1830*. Paris: La Fabrique, 2022. 152 pp. €15.00 (pb). ISBN 9782358722346.

Compte rendu par Jacob Lachat, Université de Lausanne.

Le texte présenté dans cette édition est un des premiers récits produits sur la révolution de 1830. Il s'agit d'un segment important des *Mémoires d'outre-tombe* – le livre 32 – consacré au déroulement des quelques journées qui ont conduit à l'effondrement de la Restauration, puis à l'avènement de la monarchie de Juillet. Chateaubriand relate en détail les circonstances et les conséquences de ces journées décisives surnommées communément les « Trois Glorieuses ». On sait combien l'événement, surgissant dans le sillage creusé par 1789, a marqué la jeune génération romantique. On se souvient en particulier des mots de Michelet, qui n'hésitait pas à voir dans « l'éclair de Juillet » le point de départ de son œuvre à venir et la charnière d'une vision nouvelle de l'histoire : « Dans ces jours mémorables, une grande lumière se fit, et j'aperçus la France ». [1] Rien de tel sous la plume de Chateaubriand. Pour lui, Juillet 1830 est moins un éclair qu'un crépuscule dont il convient de prendre la mesure et de tirer quelques leçons, avant de succomber à l'enthousiasme ou au pessimisme. Son récit se développe comme la chronique des faits politiques les plus marquants, entre la publication des ordonnances royales le 25 juillet et la proclamation de Louis-Philippe comme « lieutenant général du royaume » le 31 juillet. En reconstituant la série des actions qui ont précipité la fin du règne de Charles X, le mémorialiste recompose les scènes d'un grand drame dont il a évoqué par ailleurs (dans ses *Études historiques* en 1831) la dimension catastrophique. Au contraire d'autres écrivains qui ont pu voir dans les journées de Juillet le renouvellement décisif d'un esprit révolutionnaire français, il n'y perçoit pas en premier lieu la puissance de soulèvement du peuple. Ce qui attire son attention, en revanche, c'est le délitement de la Restauration comme régime politique et moral.

Le projet de cette nouvelle édition consiste à faire ressortir la singularité du regard que Chateaubriand porte sur la révolution de 1830. Grâce à l'appareil d'érudition et aux cartes dont il assortit le texte, Thomas Bouchet, historien des mouvements sociaux et des idées politiques du premier XIX^e siècle, parvient à jeter un jour nouveau sur la situation de l'écrivain à la veille de la monarchie de Juillet. Comme il l'explique dans ses « commentaires » (la seconde partie de l'ouvrage), le livre 32 ne doit pas seulement être lu comme le témoignage d'une figure littéraire d'exception, mais comme une tentative de déchiffrement politique d'un moment crucial, à savoir le point de bascule de l'ordre monarchique. Un déchiffrement partiel et parfois confus, certes, mais qui se révèle précieux dans sa manière « retranscrire de l'intérieur la chute de la Restauration » (p. 94). On oublie parfois que Chateaubriand, en rédigeant cette partie de ses *Mémoires* entre août et septembre 1830, a voulu ressaisir le sens de l'événement à peine quelques

semaines après son surgissement, autrement dit à chaud. D'une certaine façon, son récit est une histoire immédiate de la révolution, qui en retrace les coups de théâtre tout en essayant de considérer à plus large échelle ce qui se joue dans l'événement. En compilant des choses vues et entendues entre la rue et les salons, le mémorialiste déploie un point de vue à plusieurs niveaux sur les scènes des trois journées.

À la fois acteur et observateur, en immersion et en surplomb, Chateaubriand prétend traverser les temps forts et les lieux de tension de la révolution pour en comprendre la portée historique. Comme le rappelle Bouchet : « L'écriture *a posteriori* le met en position d'entrelacer l'actualité, un passé récent et un passé beaucoup plus lointain » (p. 90). Cependant, on s'aperçoit que son récit est d'abord celui d'un « rendez-vous manqué avec l'événement » (p. 10). L'auteur semble littéralement dépassé par le processus politique qui s'enclenche avec la publication des ordonnances. Lui qui fut une figure majeure de la Restauration comprend rapidement qu'un tournant est désormais amorcé, mais qu'il n'y prendra pas part comme homme d'État. Cette position en porte-à-faux avec l'histoire de son temps apparaît dans certains passages où il met en regard des scènes entr'aperçues lors de ses déplacements en ville avec d'autres scènes d'insurrection dont il a été le témoin par le passé : « Je descendis par la rue d'Enfer, la place Saint-Michel et la rue Dauphine. Il y avait encore peu d'émotion autour des barricades ébréchées. Je comparais ce que je voyais au grand mouvement révolutionnaire de 1789, et cela semblait de l'ordre et du silence ; le changement des mœurs était visible » (p. 53-54). Elle se manifeste aussi quand Chateaubriand souligne son décalage face aux jeux d'alliances qui se trament parmi les pairs de France pour défendre, mais en vain, la monarchie menacée. C'est le cas lorsque ces derniers se réunissent au palais du Luxembourg la journée du 30 : Chateaubriand arrive trop tard et rentre chez lui en songeant à sa position d'extériorité : « Je refis le chemin des parterres, les yeux attachés sur la lune. Je regrettais les mers et les montagnes où elle m'est apparue, les forêts dans la cime desquelles, se déroband elle-même en silence, elle avait l'air de me répéter la maxime d'Épicure : 'Cache ta vie' » (p. 67). Rendez-vous manqué, donc, où s'exprime également la conscience mélancolique d'un contretemps.

Un tel décalage s'avère toutefois fécond pour décrire les différentes manœuvres politiciennes opérées dans le feu de l'événement. Bien sûr, la plupart des noms propres égrenés par Chateaubriand, hormis quelques ministres et députés connus (Jules de Polignac, Élie Decazes, Adolphe Thiers, François Guizot, le marquis de La Fayette, Jacques Laffitte, Casimir Perier, Benjamin Constant, François Arago, etc.), ne sont plus familiers aux lecteurs et lectrices d'aujourd'hui. Mais le pari de cette édition n'est pas d'établir un catalogue, bien que l'on y trouve un utile index des personnes. Il s'agit avant tout de donner à comprendre le geste critique déployé dans le livre 32, afin d'en apprécier les enjeux fondamentaux. Chateaubriand dénonce l'incompréhension des légitimistes face à la crise qui les frappe de plein fouet, mais il s'en prend aussi aux doctrinaires et libéraux qui entendent profiter de la situation pour se faire une place au sein d'un gouvernement en recomposition ; ces derniers apparaissent, pour reprendre les mots de Th. Bouchet, comme les acteurs opportunistes d'une « victoire sans gloire » (p. 106), au contraire des républicains et patriotes qui, eux, sont représentés comme les « vainqueurs dépossédés de leur victoire » (p. 107). Ce geste critique s'accompagne d'une certaine compréhension à l'égard du mouvement révolutionnaire. Aux yeux de Chateaubriand, le roi n'est pas au-dessus des lois, et l'atteinte qu'il vient de porter contre la liberté de la presse est le signe d'un déclin inéluctable. Pour appuyer sa position, il arrive que le mémorialiste se mette en scène dans une situation proche de la foule insurgée. Dans un épisode surprenant, il raconte ainsi que, en chemin pour la Chambre des pairs, un groupe de « jeunes gens », le reconnaissant à ses cheveux, le hisse soudainement en

scandant des slogans à la gloire de la charte et de la liberté de la presse. Cette scène curieuse vise à justifier une part des revendications républicaines déclamées dans la rue. Elle permet sans doute aussi à l'auteur, comique malgré lui, de rappeler le pluralisme idéologique dont il se réclame quand il écrit ses *Mémoires*: « Gentilhomme et écrivain, j'ai été Bourbonniste par honneur, Royaliste par raison, et républicain par goût ».[2] Bien qu'il incarne un autre âge politique, Chateaubriand est au fond moins sévère à l'égard de la « noble jeunesse » des barricades que devant les hommes de partis qui, par aveuglement ou par calcul, refusent de voir le séisme historique qui se crée sous leurs pieds.

Ce point de vue, parce qu'il se situe entre plusieurs lieux et milieux, invite à appréhender la révolution de 1830 dans sa multiplicité. Chateaubriand cherche à saisir le déroulement des actions qui ont fait événement, mais surtout à en apprécier la complexité et le caractère hétérogène. D'où le mélange de registres qui caractérise sa prose et qui permet de restituer quelque chose de l'expérience vibrante et indécidable de la révolution de Juillet, au risque de transfigurer la réalité de certaines actions. Comme le remarque très justement Bouchet, « la plume de l'écrivain navigue entre le crucial et l'anecdotique, entre la grande et la petite histoire, entre la pleine lumière et la pénombre, entre l'épique et le trivial, entre le tableau d'ensemble et la scène de ruelle ou de salon » (p. 94-96). Plus encore, son style s'apparente à une « écriture du fragment » (p. 116) qui ne recompose pas l'événement dans sa cohérence lisse, mais à travers ses soubresauts et ses éclipses. Il se distingue en cela du récit que Louis Blanc fera de la révolution dans *l'Histoire des dix ans* (1841) : cet ouvrage est nettement plus complet que le livre 32 des *Mémoires d'outre-tombe*, notamment lorsqu'il décrit les insurgés, mais il s'en tient à une écriture factuelle de l'événement. Or ce qui semble retenir Chateaubriand dans les journées de Juillet, c'est que le mouvement révolutionnaire apparaît comme « le symptôme d'autre chose » (p. 103) : « La révolution de juillet 1830 entre comme par effraction dans une dynamique au long cours ; son intrusion ne fait que rendre plus tangible encore un long et irrépressible processus de dégradation du champ politique » (p. 104). À l'horizon des révoltes sociales et des intrigues gouvernementales, le mémorialiste ne perd jamais de vue « la Providence à l'œuvre » (p. 109), autrement dit l'ordre profond qui dicte la marche des événements, même les plus contemporains. Ce faisant, il n'oublie jamais de rappeler sa propre situation au-devant de l'action. Cette omniprésence du « je » au cœur du récit est sans doute ce qui interpelle – et interroge – le plus aujourd'hui. Chateaubriand tente de donner un sens global à des scènes historiques qui déterminent l'avenir de la nation française, mais c'est toujours vers ses souvenirs et son expérience personnelle que reviennent les remous provoqués par la révolution.

NOTES

[1] Jules Michelet, *Œuvres complètes*, éd. Paul Viallaneix (Paris : Flammarion, 1974), 4:11 (Préface de 1869 à *l'Histoire de France*).

[2] Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet (Paris : Livre de Poche/Classiques Garnier, « La Pochothèque », 2003) 1:45.

Jacob Lachat
Université de Lausanne
Jacob.Lachat@unil.ch

Copyright © 2023 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the

date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172